



Proust, mémoire de la philosophie

La question de la philosophie proustienne évoque inmanquablement les idées de Proust ou du héros-narrateur sur l'amour, l'amitié, la mémoire, l'œuvre d'art, etc., ainsi que les études remarquables (mais divergentes) de Poulet, Deleuze, Ricœur, Descombes ou encore, pour les connaisseurs, celles d'Alain de Lattre et d'Anne Henry (1) – question donc à la fois déjà traitée et véritablement répétable autant de fois qu'un penseur avisé s'y intéresse sous un angle original. La gageure du livre de Luc Fraisse est de briser ce cercle vicieux, qui est plus généralement celui de la critique proustienne, et de le transformer en cercle vertueux. Comment ? D'abord en remontant aux sources et aux faits, que les travaux d'Henri Bonnet et André Ferré (2) avaient commencé de mettre au jour, avant que la correspondance générale de Proust publiée par Philip Kolb entre 1970 et 1993 n'apporte de précieuses informations.

GUILLAUME PERRIER

LUC FRAISSE L'ÉCLECTISME PHILOSOPHIQUE DE MARCEL PROUST

Presses de l'université Paris-Sorbonne,
coll. « Lettres françaises », 1 332 p., 30 €

Les faits. En 1888, Proust entre en « classe de philosophie » au lycée Condorcet et reçoit avec un enthousiasme inouï l'enseignement de son professeur Alphonse Darlu, qui lui laisse une impression durable et profonde, bien plus importante que les cours de littérature dispensés en « classe de rhétorique ». Après un service militaire et une licence de droit, le jeune écrivain entreprend en 1893 une licence de « lettres et philosophie » – qu'il obtiendra à l'aide de Darlu devenu pour l'occasion son professeur particulier. Luc Fraisse rapproche le programme très fourni de cette licence de celui d'une agrégation d'aujourd'hui. Certains camarades auxquels Proust restera lié, Fernand Gregh et Léon Brunschvicg (le célèbre éditeur des *Pensées* de Pascal), iront

jusqu'à l'agrégation.

Qui étaient les professeurs du jeune Proust ? Quelle était leur pensée ? Quels cours dispensaient-ils et même, comment faisaient-ils cours ? Quels livres Proust a-t-il lus, dans quelle édition ? Quels manuels de philosophie a-t-il utilisés ? Telles sont les questions auxquelles répond la partie historique de l'enquête, documents, citations et résumés à l'appui : les instructions officielles, les programmes scolaires et universitaires (où, curieusement pour nous, l'esthétique est quasiment absente), les cours de Darlu pris en notes par deux autres élèves (les notes de Proust ne nous étant pas parvenues), les *Leçons de philosophie* (1884-1886) d'Élie Rabier en deux volumes (manuels de préparation au baccalauréat dont Proust arrache tout bonnement une liasse de feuilles pour rédiger une dissertation sur « l'identité du moi »), le manuel de licence *Histoire de la philosophie* (1887) de Paul Janet et Gabriel Séailles, ou encore la *Revue hebdomadaire des cours et conférences* de la Sorbonne qui nous renseigne au passage sur la manière de

diffuser les cours avant l'invention de la photocopieuse et d'Internet.

Certains de ces documents étaient à ce jour inconnus, d'autres, connus ou méconnus. L'intérêt du travail de Luc Fraisse est de les présenter en détail et d'en mesurer les conséquences pour l'œuvre de Proust, tout en dressant le portrait intellectuel de ses professeurs, Alphonse Darlu, Paul Janet, Victor Brochard, Émile Boutroux, Gabriel Séailles, Victor Egger, et même de leurs prédécesseurs ou de leurs maîtres à divers titres, à commencer par Victor Cousin, fondateur de l'école éclectique, et Félix Ravaisson, auteur de *De l'habitude* (1838) mais aussi d'un important *Rapport sur la philosophie en France au XIX^e siècle* (1867), jusqu'à Jules Lachelier, influent « caïman » de l'École normale supérieure, auteur d'une thèse sur l'induction (1871) et d'une étude sur « Psychologie et métaphysique » (1885) dont une phrase commence, avant Proust et Perec, par « Un homme qui dort (3) »... C'est ainsi tout un pan, et même plusieurs pans de la philosophie française qui privilégiaient la morale et la psychologie, l'erreur et la croyance, la volonté et la mémoire, plus généralement l'histoire de la philosophie, qui sont mises en évidence ici, au détriment de la philosophie allemande dont Luc Fraisse relativise l'influence sur Proust : Schelling très méconnu, Schopenhauer lu seulement à travers deux brefs ouvrages sur l'amour et la musique tirés du *Monde comme volonté et comme représentation*, Kant non lu directement mais assimilé par l'écoute de ses professeurs. C'est l'école philosophique de Victor Cousin, l'éclectisme, défini comme pro-

cessus de pensée non dogmatique, discernement progressif du vrai du faux au cours de l'histoire, et donc méthode d'emprunt à différentes doctrines, qui est restituée dans toute sa force et qui sert de modèle (Luc Fraisse ne prétend pas que Proust ait appartenu de près ou de loin à cette école qui n'a fait qu'influencer certains de ses professeurs) pour définir le rapport de Proust à la philosophie. Ce sont finalement les rapports entre Proust et Bergson qui sont passés au crible et contraire, il s'efforce d'observer les limites de ses propres découvertes, d'attribuer à chaque étude antérieure sur la philosophie proustienne sa juste place et son intérêt spécifique, reconnaissant même une supériorité à l'interprétation du texte, qui est du reste l'horizon de son travail et l'enjeu de maintes analyses.

« *Relisez est un chef-d'œuvre !* » s'exclame Mme de Guermantes quand une snob invite les convives à « relire » les écrits de Schopenhauer sur la musique. Lire, écouter, se souvenir (plutôt que relire) : telle est la leçon de Proust pleinement romancier et pleinement philosophe. †

Guillaume Perrier est l'auteur de La Mémoire du lecteur, Classiques Garnier, coll. « Bibliothèque proustienne », 2011.

1. Alain de Lattre, *La Doctrine de la réalité chez Proust*, Corti, 1978-1985, 3 vol. et Anne Henry, *Marcel Proust, théories pour une esthétique*, Klincksieck, 1981.

2. André Ferré, *Les Années de collège de Marcel Proust*, Gallimard, 1959, et Henri Bonnet, *Alphonse Darlu maître de philosophie de Marcel Proust*, Nizet, 1961.

3. « Un homme qui dort n'a pas de moi, ou n'a qu'un moi imaginaire qui s'évanouit à son réveil. »